

EXTRAIT

On ne peut pas dire que *Bolívar* soit une pièce réussie. Heureusement, la majorité des journalistes loue sans réserve la vivacité, le charme et les jambes de Manuela, maîtresse du Libertador, la célèbre Marie Bell. Bien qu'il ne s'agisse pas pour la future Phèdre d'un rôle capital, elle s'en tire avec les honneurs de la guerre, c'est bien le cas de le dire. Les costumes sont faits maison sauf la robe de la « divine » créée par Molyneux : une robe en crêpe rouge laqué, accompagnée d'une écharpe vert émeraude. Sa robe volantée, courte devant, lui permet d'exhiber ses jambes (on lui fait confiance). Sa ligne, son déhanchement balancé, sa façon de fumer le cigare, ses audaces séduisent Lugné-Poe. Il n'est pas le seul.

Vous vous demandez peut-être ce que je viens faire là-dedans ? C'est simple, j'ai dix ans et avec trois ou quatre petits rats de l'Opéra, on m'a choisie pour figurer l'un des enfants noirs libérés par Simon Bolívar. Il s'agit de danser en chantonnant une chansonnette dont aujourd'hui encore paroles et musique caracolent en cadence dans ma tête malgré un nombre de décennies que ma coquetterie m'interdit de préciser.

Notre idole, Serge Lifar, ne s'est guère foulé pour la chorégraphie. Il s'est contenté d'illustrer les paroles chantées, par exemple :

La jambe par-devant (on lève la jambe droite),
La jambe par-derrière (on lève la jambe gauche),
Nous sommes des enfants (un petit tour sur place),
Libres et volontaires (on se tape sur les cuisses).

Ce jour-là, nous sommes en répétition. Nous n'avons pas encore reçu le bâton de fond de teint Leichner destiné à nous faire la peau foncée. Je suis aux anges et m'agite en cadence, bien loin d'imaginer que, dans neuf ans à peine, je foulerai pour un tout autre « jeu » ces illustres planches.

En attendant, le régisseur nous pousse :

— Ne gênez pas les artistes, s'il vous plaît, rangez-vous les enfants !

Nous nous serrons les unes contre les autres autour du radiateur tandis que les « artistes », saisis par le trac, s'emploient à lutter contre ce fléau chacun à sa façon : l'un tel un automate dit et redit un texte dont il n'est pas sûr, cet autre se fait la voix sur tous les tons de la gamme, enfin, sidérée, je surprends une comédienne, ô sacrilège, en train de psalmodier : *merde-merde-merde* en faisant le signe de croix, curieuse façon d'implorer la mansuétude céleste...

Décidément, le tableau de la cordillère des Andes a l'air de produire sur les malheureux histrions des effets pitoyables. Et comme la mauvaise foi est fille de la peur, ce sont les artisans chargés de leur confort qui vont se faire tancer : le souffleur par Maurice Donneaud parce qu'il ne lui a pas la veille « envoyé » le mot qui lui échappait. Robert Vidalin, lui, réprimande Georges le coiffeur pour lui avoir mal ajusté sa perruque. La Ruche, emblème de la Maison, n'a jamais été plus digne de son titre : les couloirs bourdonnent des fameux exercices d'articulation.

« Je-veux-et-j'exige-Je-veux-et-j'exige », « Petit-pot-de-beurre-quand-te-dépetipotde-beurreriseras-tu ? », « Combien-sont-ces-six-saucissons-ci-ces-six-saucissons-ci-sont-six-sous »...

Soudain, un Mexicain troublé se rue aux toilettes pour y vomir – il y a de quoi... tout ce beurre et ces saucissons sur le trac, ça vous détruit l'estomac ! Ce qui n'interrompt pas le ronronnement continu et indifférent des habitants de la Ruche. Sur ce fond bruissant une voix céleste lance du troisième étage :

— Germaine, ma corbeille, tu as ma corbeille ?

Ma copine Jacqueline m'envoie un coup de coude dans les côtes et murmure :

— C'est elle, c'est Marie Bell.

Quelques secondes plus tard, Germaine descend calmement, en habilleuse accoutumée aux énervements de sa diva. La mystérieuse corbeille de l'actrice, précieux objet nécessaire « à-se-refaire-une-beauté » en cours de spectacle, contient du rouge à lèvres, quelques épingles à cheveux, une boîte à poudre et une houppette (ce n'est pas parce qu'on traverse la cordillère des Andes qu'on doit avoir le nez luisant !), enfin, sur le côté, soigneusement plié, se trouve le mouchoir de fine batiste dans lequel Manuela feindra de pleurer tout à l'heure.

La voilà... Elle descend les marches sans se tenir à la rampe, avec grâce, lentement...

— Tu sais qu'elle a fait de la danse ! me glisse Jacqueline, toujours au courant de tout. Au bas de l'escalier Marie Bell regarde notre petit groupe intimidé et sourit. Elle s'approche dans le frou-frou de sa robe de soie puis s'arrête. Je sens les effluves de *L'Heure Bleue* de Guerlain dont elle se parfume. Elle parle, sa voix est une caresse :

— Oh, qu'elles sont mignonnes ! Celle-ci surtout, avec ses bonnes joues rouges, c'est ma préférée (la préférée, c'est moi).

J'ai piqué un fard dans mon émotion, tandis que la figure de celles « qu'on » ne préférerait pas tourner au vert...

Malheureusement, nous ne sommes pas encore passées au marron de rigueur qui aurait dissimulé le vermillon intempestif de mes « bonnes joues » !

— Mesdames, messieurs, en scène s'il vous plaît !

Cette fois ça y est... Brusquement, le silence est tombé sur nos martyrs qui prennent de longues inspirations avant de se diriger vers le plateau à peu près comme on monte à l'échafaud... Drôle de truc, la mémoire – hormis l'ineffable blquette de Darius Milhaud et la rencontre avec ma Bell, il ne me reste qu'un souvenir flou de ma présence sur scène. Il est vrai que mon cerveau n'avait pas de quoi fixer l'événement. Nous n'avons eu que seize représentations, générale et première comprises : un tour de force !